



I  
Damien. — Justement l'endroit...



II  
... Viens, Jack : une petite saucette, toi aussi...

## PÊCHEUSE

*Jeune fille aux traits ingénus  
Svelte, légère comme un rêve,  
Elle va, laissant sur la grève  
Les empreintes de ses pieds nus :*

*Rapide, elle va, court-vêtu,  
Filet à la main, au devant  
Du flot toujours, toujours mourant,  
Où bientôt elle s'écroule.*

*Longtemps sur le sable inondé,  
Elle ira, vicié sans relâche,  
Vaillant, accomplissant sa tâche,  
Saint devoir par Dieu commandé.*

*Car elle sait, la brave fille,  
Qu'en ce hameau qu'on voit là-bas  
Est un aïeul infirme, hélas !  
Dont elle est toute la famille.*

*Pour la pêche un soir, sans retour,  
Partiront son père et son frère ;  
Le chagrin a tué la mère ;  
Depuis elle va chaque jour,*

*La jeune et pieuse orpheline,  
Pour nourrir le ricel orphelin,  
Ravir quelques morceaux de pain  
A la mer, la grande assassine.*

E. M.

## FAUSSE ALERTE

Là haut tout près des anges, dans une petite mansarde dont la fenêtre à tabatière fermait malaisément, Ludovic Apollain, poète, comptait son argent !

Depuis qu'il entretenait un agréable commerce avec elles, c'était le premier salaire que lui valaient les Muses. Et pourtant, il devait avoir du talent, beaucoup de talent, puisqu'il portait de longs cheveux, un visage pâle et un pantalon tirebouchonnant, puisqu'il avait des yeux extatiques et une voix blanche.

Mais l'exercice de la poésie est une profession pour gens riches, et il ne nourrit pas ceux qui, emportés par leur nature lyrique, s'y adonnent corps et âme malgré la pénurie de leurs finances particulières. Aussi est-ce le hasard bienveillant, cette providence des rêveurs, qui était venu en aide, un soir, à Ludovic Apollain.

Le poète, pensif devant une soucoupe où se lamentait un verre vide qui avait naguère contenu une liqueur noire décorée du nom de café, écoutait chanter en sa mémoire les rimes de sa dernière poésie, ennuyé du tohu bohu de la brasserie, lorsque son voisin, auquel il n'avait prêté aucune attention jusque-là, s'approcha de lui gauchement quoique familièrement.

Il était, ce voisin, bedonnant et grisonnant, rutilant et rouriant ; la jovialité adornait son faciès. Il prit un vain prétexte pour entamer la conversation :

— Pardon, monsieur, seriez-vous assez aimable pour me passer des allumettes ?

Apollain, que l'on faisait ainsi dégringoler de son rêve, eut un air surpris et même stupide ; il regarda son interlocuteur curieusement et, se rendant compte qu'il était sur terre, il passa, ainsi qu'on le lui demandait, les bouts de bois monopolisés par la Régie, en y ajoutant un aimable :

— Avec plaisir.

La glace rompue, le voisin reprit :

— Vous m'excuserez, monsieur, de vous avoir interrompu dans vos réflexions... car vous aviez l'air plongé dans de profondes réflexions.

— En effet, descendit le poète.

— Vous ne prenez rien ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que... Je puis bien vous le dire, car vous avez l'air d'un brave homme... Je ne prends rien parce que je n'ai pas d'argent.

— Vous êtes poète ?

Apollain fut stupéfié de la perspicacité de l'inconnu ; il resta quelques secondes sans répondre, puis, s'étant remis, il dit :

— Où avez-vous vu cela ?

— Puisque vous n'avez pas le sou ! répliqua le voisin avec un large sourire.

Devant cette implacable logique, Ludovic Apollain n'eut plus qu'à avouer :

— Vous l'avez dit : je suis poète !

— Moi, je suis confiseur !

— Comme ça se trouve !

— Et vous avez de la chance de me rencontrer.

— ... ? interrogea le poète.

— Prenez un bock et écoutez-moi.

Appollain commanda majestueusement un demi, en but une large rasade et se mit en devoir d'ouïr son obligant interlocuteur.

— Voilà, reprit celui-ci. Ma maison jouit d'une séculaire réputation sur la place de Paris, elle a pour enseigne : *Le renard blanc*, spécialité de bouchées à l'angélique et de caramels à la rose... Mais j'en ai assez de



III  
... Allons ! allons ! il le faut !

vendre une marchandise dans des sacs ornés de vignettes plus ou moins artistique ; je veux aussi que le poète y ajoute son charme, puisque mes gâteries sont tout spécialement destinées aux femmes !... Je cherche un poète, voulez-vous être l'élu ?

— Je veux l'être, accepta avec enthousiasme Ludovic Apollain.

— Vous me ferez des quatrains, des distiques, des sonnets...

— Je vous ferai des ballades !

— Que vous écrirez vous-mêmes sur mes sacs...

— Je vous donnerai mes vers et mes autographes.

— Vous me les vendrez...

— Bien entendu !

— Il m'en faudra pour les fiancées et les jeunes épouses...

— Je vous en ferai même pour les belles-mères !

— Allons, venez me voir demain matin entre neuf et dix !

— J'irai.

— Vous reprenez un bock ?

— Avec délire !... Garçon, un demi !

Le lendemain matin, ainsi qu'il l'avait promis, Ludovic Apollain fut au *Renard blanc* entre neuf... et midi, car les poètes, quoique vertueux, n'aiment pas à voir lever l'aurore. Il s'entendit avec le confiseur.

D'un commun accord, il fut convenu que les distiques seraient payés vingt-cinq centimes, les quatrains cinquante, les sonnets un franc cinquante et les ballades deux francs. Et le poète en fit, en fit !...

Done, Ludovic Apollain comptait son argent. Soudain on frappa à sa porte.

— Entrez ! dit-il en remettant précipitamment dans sa poche les écus et les francs.

Un tout jeune homme, qu'il reconnut pour être employé à la confection des bouchées à l'angélique du *Renard blanc*, entra : il tenait une lettre à la main.

— Bonjour m'sieu, dit-il ; voici une lettre pour vous.

— Une lettre pour moi ? s'étonna le poète.